

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

ED. MACMAHON, RÉDACTEUR

Numéro 1.

MONTRÉAL, JANVIER 1882.

Prix 50 cents

ORIGINE ET BUT DES CONCERTS

Les concerts, dans notre pays, donnent des bénéfices si minces aux organisateurs qu'il est opportun de rechercher la cause de cet insuccès. Pour y parvenir, étudions aujourd'hui l'origine et le but des concerts.

Laissons les musicographes se perdre dans l'obscurité de l'histoire de la Grèce et de Rome. Laissons leur dire que l'empereur Néron, de triste mémoire, se faisait applaudir sur la scène par des milliers de claqueurs salariés. Arrivons au but :

Nos concerts, tel que nous les avons de nos jours — les concerts à bénéfice—ne remontent pas à un siècle. C'est en 1797, le 11 décembre, que Steibelt, pianiste, donnait à Paris, au petit théâtre des Victoires le premier concert payant.

Mais pour étudier leur origine il faut remonter jusqu'au siècle précédent

Une lettre de Madame de Sévigné, datée du 16 Juillet, 1676 ou 1677, nous apprend qu'à cette époque les grands se payaient le luxe d'égayer leurs invités en appelant sous leur toit des musiciens en renommée :

“ Le maître du logis, écrit-elle, nous reçut dans un lieu nouvellement rebâti, le jardin de plein pied de l'hôtel de Condé, des jets d'eau, des cabinets, des allées en terrasse, six hautbois dans un coin, six violons dans un autre, des flûtes douces un peu plus près, un souper enchanté, une basse de violon admirable et une lune qui fut témoin de tout.”

La charmante conteuse ne nous dit rien du succès du concert. Elle ne souffle mot du mérite des virtuoses. L'art ne faisait que naître alors en France.

Ce ne fut qu'en 1720, ou vers cette époque, que la comtesse Prije organisa le *Concert des Amateurs* ou *Loge Olympique*. Haydn écrivit des symphonies pour les concerts de madame la Comtesse, et des virtuoses comme Viotti et Lahousaye se firent un devoir de venir se faire entendre dans ses vastes salons remplis d'invités. On y jouait régulièrement chaque mois ou chaque quinzaine. Il n'est pas besoin de dire que les concerts étaient gratuits.

Le roi voulut en faire autant, et Louis XIV convertit la salle des Suisses, aux Tuileries, en salle de concert. L'on y exécutait de la musique sacrée.

St Georges et Gosset ou Gossec, en 1755 ou 1770, ou-

vrirent, sous le nom de Concert des Amateurs, l'hôtel Soubise, où, neuf ans plus tard, un grand violoniste polonais, Fontesky, émerveillait les heureux et rares Parisiens qui pouvaient se procurer par faveur un billet d'admission. On n'y puisait que dans le répertoire des grands maîtres. La musique d'Haydn avait la vogue.

En pleine révolution s'ouvrait la salle Feydeau où le public allait applaudir Garat, Rode, Baillot, Kreutzer, Mme. Scio, Mlle Philis aînée, et tant d'autres.

Les salles étaient rares, les concerts étaient peu nombreux, les musiciens, chanteurs ou virtuoses étaient des étoiles, la musique était bonne, et pour applaudir, le public accourait de tous les coins de l'immense Paris.

C'est alors que Steibelt eut l'idée d'organiser un concert à son bénéfice. Son entreprise fut couronnée de succès.

Jusque-là l'on n'avait donné que de la bonne musique ; n'avaient paru en public que de véritables maîtres. Encouragés du succès de Steibelt, des nullités eussent pu vouloir l'imiter et faire perdre aux Parisiens le goût des concerts ou arrêter, par l'introduction d'une mauvaise musique, la marche du progrès. Le Conservatoire était là, et l'un de ses professeurs, Habeneck, eut l'heureuse inspiration d'inaugurer les concerts publics de cette institution, en 1800. La musique de Haydn, Mozart et Beethoven, alors les seuls grands maîtres, fut celle que l'on y exécuta. Le goût de la bonne musique se conserva, et les charlatans durent abandonner la partie, ou jouer devant des sièges vides.

En revanche, des virtuoses tels que le violoniste Alexandre Boucher, en 1801, Madame Catalani, en 1806, le célèbre Paganini en 1831, Vieuxtemps, Ernst, Alard, Bériot, Artot-Servais, Batta, Chopin, Dohler, Liszt, Berlioz, Sivori, et nombre d'autres, plus tard, rencontrèrent des auditeurs enthousiastes.

Les concerts-jubilés, tel que celui du 22 juillet, 1800, où tout Paris vint entendre le chœur “ *La victoire est à nous*,” rendu par huit cents musiciens, celui de 1844, où mille musiciens étaient réunis pour faire entendre *L'hymne à la France* de Berlioz, avaient un caractère politique, et ne méritent d'être mentionnés en passant que comme faits historiques.

Le Conservatoire de Paris a continué, et continue encore à donner ses concerts réguliers. Pleyel, Erard,